ESSAI DE DÉCHIFFREMENT

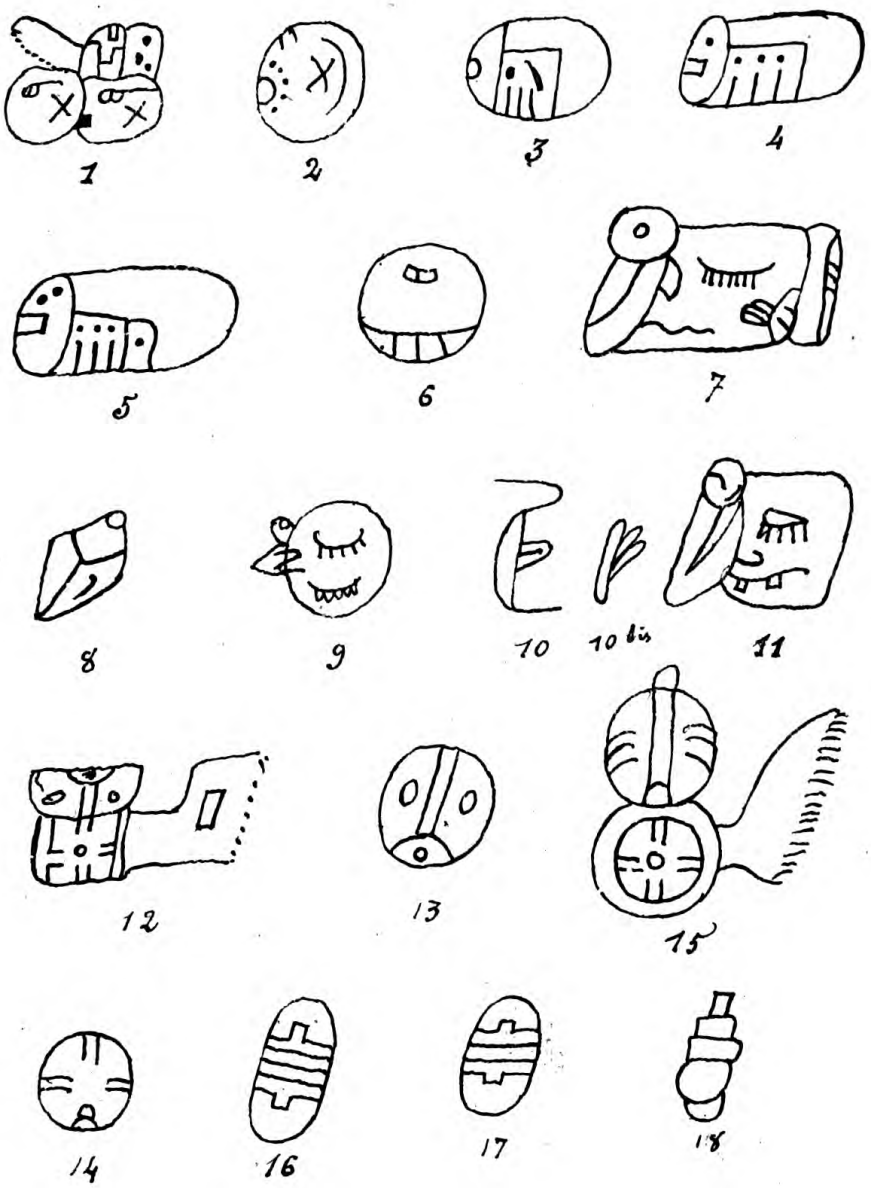
D'UN

FRAGMENT DU MANUSCRIT TROANO

On sait que l'écriture *Calculiforme*, ainsi appelée à cause de la forme qu'offrent les caractères qui la composent et que l'on a comparée à celle de petits cailloux, était en vigueur, lors de la découverte de l'Amérique dans les pays de langue Maya, tels que le Yucatan et régions adjacentes.

Bien que l'idiome auquel ce système graphique fût appliqué et qui n'est autre que le Maya ou Yucatèque nous soit connu par divers ouvrages, qu'il se parle aujourd'hui, quoique fort altéré et défiguré par son mélange avec l'espagnol, dans la plus grande partie de la péninsule yucatèque, néanmoins, le déchiffrement des inscriptions calculiformes semblait devoir rester à tout jamais inabordable. Nous n'avions, en effet, aucun renseignement sur la nature ou la valeur des signes dont elles sont formées. En un mot, nous n'avions point de *clef*. Heureusement, la publication par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, du manuscrit de Landa, vint changer cet état de choses. Le vieux missionnaire donnait les hiéroglyphes de jours, de mois, et la valeur de plus d'une trentaine de caractères alphabétiques ou syllabiques. Dès lors, le problème cessa d'être insoluble. Nous connaissons, en effet, la langue dans laquelle les inscriptions sont rédigées et possédons la valeur de plusieurs signes. Déterminer celle des autres, quelque nombreux qu'ils soient, n'est donc plus qu'une affaire de temps et de patience. En tout cas, l'on peut presque signaler la série de signes donnés par Landa comme l'équivalent pour les études yucatèques, de ce qu'a été la pierre de Rosette pour les études égyptiennes.

Les moyens d'investigation dont nous pouvons disposer pour l'in-


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
10 bis
11
12
13
15
14
16
17
18

terprétation des monuments du Centre-Amérique sont malheureusement encore assez restreints. Ils se réduisent aux dessins de monuments de Palenqué faits par Del Rio et insérés par Cabrera dans sa description des ruines de cette ville, à ceux de Stephens et enfin aux trois manuscrits de Paris, de Dresde et Troano qui ont, du reste, été déjà tous les trois publiés.

Nous ne parlons point ici, bien entendu, du fac-simile d'inscription de *Kabah*, inséré dans le tome Ier des *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*. Bien que déclarée seule authentique par M. Fr. Lenormant dans son ouvrage en voie de publication, sur l'*Histoire des Alphabets*, elle ne laisse point que de nous inspirer quelques doutes, quant à son authenticité. Avec son dessin dans lequel on a cru voir la représentation plus ou moins grossière de la partie antérieure du corps d'un éléphant, celui du génie qui semble tenir à la main un cartouche rempli de caractères, elle diffère trop notablement de tout ce que nous connaissons en fait de documents graphiques de l'Amérique ancienne, et nous ne conseillerons à aucun archéologue de la prendre comme base d'un système quelconque de déchiffrement.

Quant aux inscriptions copiées par Del Rio et dont nous avons tenté déjà l'explication de quelques caractères, dans notre *Essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription palenquéenne*, nous les croyons généralement, sinon toujours, exactement reproduites. Plusieurs raisons plausibles semblent pouvoir être alléguées à l'appui de cette manière de voir. D'abord, le nom de *Hunab-ku*, le dieu suprême du Yucatan, se rencontre parfaitement visible et à la place même que lui assigne Del Rio, dans la belle photographie du bas-relief de la Croix, rapportée par M. Charney. Sur ce point, nous pouvons nous considérer comme parvenus à une certitude absolue. En second lieu, il est impossible d'admettre que Del Rio qui, sans doute, ne savait pas le Maya et n'avait certes point lu le manuscrit de Landa, ait pu inventer le groupe de caractères dont la confrontation avec les signes fournis par ce missionnaire, nous a donné le nom de *Cukulcan*, le Quetzalcohuatl du Yucatan.

Nous nous attaquerons aujourd'hui à quelques groupes de caractères du manuscrit Troano, et si le résultat auquel nous sommes parvenus, semble encore minime, que le lecteur n'oublie point de quelles difficultés est encore maintenant entourée toute tentative de déchiffrement des vieilles inscriptions en langue Maya. D'abord, le catalogue de signes fourni par Landa, bien loin d'être complet, ne saurait passer

que pour une sorte de spécimen. Il ne donne guère que soixante-dix signes représentant, soit de véritables lettres, analogues aux nôtres, soit des hiéroglyphes de jour et de mois. Il ne donne presque aucun exemple de caractères syllabiques, lesquels néanmoins paraissent avoir joué un grand rôle dans le système graphique des Mayas, aussi bien que dans celui des anciens Égyptiens. En second lieu, les pays de langue Maya, qui ont occupé un rang si élevé parmi les plus policés de l'antique Amérique ne semblent jamais avoir, malgré l'identité de dialecte, constitué une véritable unité nationale.

Partagés en un nombre plus ou moins considérable de petits États souvent ennemis les uns des autres, ils pouvaient se ressembler beaucoup sous le rapport des institutions religieuses et politiques sans que cependant il leur fût possible de parvenir à un système d'uniformité absolue. Cet état de choses dut se refléter jusque dans leur système d'écriture. Il n'était certes point absolument le même à Palenqué et dans le Yucatan oriental. Sans doute, il y avait entre les méthodes graphiques en vigueur chez ces deux populations, une différence analogue à celle qui distingue l'écriture française de l'écriture allemande ou peut-être même aussi tranchée qu'entre les alphabets grec et latin. Enfin, les rédacteurs des trois manuscrits dont il vient d'être parlé, ont souvent fait usage de caractères cursifs, qui ne sont qu'une simplification de ceux employés sur les monuments. Parfois, nous avons peine à déchiffrer une lettre écrite en français. Que l'on juge ce que ce doit être lorsque nous avons affaire à un ouvrage rédigé en langue Maya. Cela dit, nous allons entrer en matière.

Les planches 20 et 21 du *Manuscrit Troano* (dernière série), publié par M. l'abbé Brasseur, dans la collection des œuvres de la *Mission scientifique du Mexique*, se signalent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes et d'une façon toute spéciale à l'attention du philologue. C'est là que nous trouvons répété ce fameux signe serpentiforme entouré d'un cartouche, et qui, nous l'avons vu dans notre travail sur le *Mythe de Votan*, possédait un caractère hiératique aux yeux des populations du Centre-Amérique. A la première colonne de gauche de la planche 21, ligne 13 (non compris la colonne de signes des jours) et qui semble contenir une sorte de glose du texte même du manuscrit, l'on rencontre le groupe de caractères suivants (N° 1). La confrontation avec les signes fournis par Landa, nous permet d'y reconnaître le nom de *Cukulcan*, héros légendaire, si fameux dans les annales du Yucatan et qui correspondait chez les Mayas (tout le monde est bien d'accord sur ce point)

au *Quetzalcohuatl* des Mexicains. Voici comment se justifie notre assertion. Malgré une variante à peu près imperceptible, l'on remarque, à première vue, l'identité des caractères inférieurs. Nons avons évidemment affaire à un signe graphique répété. Ouvrons la *Relacion de las cosas de Yucatan* de Landa, et nous reconnaisssons de suite le signe (N° 2) qui, d'après le missionnaire, équivalait à la syllabe *Cu*. Les mêmes éléments graphiques se retrouvent de part et d'autre, avec quelques variantes de forme sans importance réelle et qui sont bien faciles à comprendre dans une page d'écriture cursive. Peut-être l'assimilation du caractère suivant offrirait-elle un peu plus de difficultés au premier abord. Nous croyons cependant qu'avec quelque étude et quelque attention, on peut en établir la valeur de manière à satisfaire les critiques les plus exigeants. Il est coupé en deux par une sorte de barre verticale, de telle sorte que l'on croirait, à première vue, se trouver en présence de deux signes différents, accolés l'un à l'autre. Cette particularité se retrouve bien marquée dans le signe *l* médial (car le *l* final est tout différent) de Landa, donné sous les trois formes (N°s 3, 4 et 5). C'est, à coup sûr, un exemple bien frappant des variantes qui devaient nécessairement et à chaque instant se produire dans une écriture dont chaque caractère était si compliqué, formé d'un nombre aussi multiple d'éléments. Ne trouverions-nous pas un exemple aussi frappant de modifications analogues dans l'écriture égyptienne, si nous comparons le système hiéroglyphique au système hiératique qui en dérive, et surtout au démotique, lequel pousse la simplification et l'abréviation jusqu'à l'extrême. Seulement, les modifications graphiques, au Yucatan, semblent avoir eu, si nous osons nous servir de cette expression, un caractère plus individuel, plus dépendant de la fantaisie du scribe, et rien ne prouve qu'elles aient été, comme sur les rives du Nil, réduites en un système complet et suivi. En tout cas, si l'on réfléchit à l'exiguïté des lettres et caractères employés dans la colonne à laquelle est emprunté notre groupe, et que nous avons dû amplifier ici, pour la facilité de la lecture, l'on reconnaîtra qu'il eût été impossible au scribe, à moins de faire usage d'une loupe ou d'une paire de fortes lunettes, de reproduire dans son intégrité et avec tous ses détails le caractère donné par Landa. Il a donc modifié, élagué, éliminé, un peu à sa guise, certain que malgré cela il resterait encore lisible pour ses compatriotes, comme il l'est même pour nous. Reste enfin le dernier caractère, celui de gauche du rang supérieur. Il ne se rencontre pas, sans doute, dans l'alphabet de Landa, mais on le retrouve dans la série des

hiéroglyphes de jours. Ce n'est, à notre avis, que le signe (N° 6) *kan*, litt. « jaune ». Il paraît figurer une tête de serpent ou plutôt de monstre fantastique. C'est, qu'en effet, comme nous nous sommes efforcé de l'établir dans notre travail sur le *Mythe d'Imos*, *kan* est, en réalité, par suite d'une erreur de prononciation, pour *Can* « serpent ». C'est ce que prouve jusqu'à l'évidence la comparaison du calendrier Maya avec celui des Quichés. En tout cas, le scribe a singulièrement, bien que d'une façon fort rationnelle, réduit l'hiéroglyphe à sa plus simple expression. Il a remplacé le cercle par une ligne sinueuse affectant la forme de la mâchoire supérieure d'un reptile et employé les points pour figurer les lignes obliques représentant les dents. L'on remarquera, au reste, cette tendance à se servir plutôt d'un signe syllabique que d'une combinaison de lettres, dont nous allons tout à l'heure fournir un nouvel exemple. L'auteur aurait pu recourir à l'emploi des trois lettres *k*, *a* et *n*. Il a préféré rendre le tout au moyen d'un seul hiéroglyphe. C'est qu'en effet, bien que les Mayas possédassent des lettres parfaitement comparables aux nôtres, le syllabisme, si l'on peut se servir de cette expression, n'en était pas moins demeuré le caractère dominant de leur système graphique.

Passons maintenant à un autre groupe, celui de (N° 7). On le rencontre à la 3e ligne horizontale, 3e groupe en allant de gauche à droite de la planche 21. Dans le caractère terminal, l'on reconnaît sans contestation possible, le *l* final de Landa, ainsi écrit (N° 8). La variante est ici bien peu considérable, et nous n'aurons pas à y insister davantage. Dans le caractère précédent, l'on aperçoit, au premier abord, l'hiéroglyphe de jour, *Cimi* que Landa figure de la sorte (N° 9). *Cimi* signifie litt. « mort, défunt, » et effectivement le caractère semble bien figurer une tête de mort, l'œil fermé et caché par les paupières et les cils. Quant au ¿ qui apparaît à la racine du nez, c'est sans doute cet emblème serpentiforme dont nous avons déjà parlé. Il indiquerait que la tête est celle d'une victime offerte aux dieux et, par suite, devenue sacrée. On sait, en effet, que chez les peuples de la Nouvelle-Espagne, c'était un usage assez général de conserver, dans les temples, les têtes des captifs que l'on avait immolés. N'oublions pas que dans le Codex Troano, la bouche est plus nettement indiquée que dans Landa. Seulement, ce dernier la figure ouverte et montrant ses dents, tandis qu'elle est fermée dans le précédent ouvrage. Quant au premier caractère du groupe, son identification pourrait donner lieu à quelque hésitation. Nous le croyons toutefois pour la voyelle (N° 10) *ou u* de Landa, qui figure

dans les descriptions de Palenqué, sous la forme (N° 10 *bis*). Elle représente, sans doute, un rejeton de plante ou un rameau commençant à pousser ses feuilles. La voyelle *u* (prononc. *ou*), correspond à notre pronom possessif « son, sien », et parfois au personnel « il, elle, » *U-cimil*, ainsi que nous lisons notre groupe, signifie litt. « Il mourut ». Cette forme de parfait, composé du radical du soi-disant infinitif et de la préfixe possessive, n'est point indiquée dans la grammaire de Beltram, mais on ne pourrait douter qu'elle n'ait été parfois en usage, dans l'ancienne langue Maya. La *Série des époques de l'Histoire des Mayas*, de Pio Perey, laquelle paraît ne consister que dans la traduction castillane d'une portion d'ancien manuscrit calculiforme, nous en offre plusieurs exemples, tels que *u-talel-ob* « ils vinrent » ; *u-euchul-ob*, « ils arrivèrent » ; *u-tèpal-ob*, « ils gouvernèrent, commandèrent », etc., etc.

Ajoutons qu'à la planche 20 (même série), à la 1re colonne, celle de gauche (non comprise la colonne des signes de jours); le 3e groupe, en commençant par le bas, est identique, sauf la présence de la préfixe *u* qui fait défaut à celui que nous étudions. Il est ainsi écrit (N° 11). Remarquons que la paupière de la tête de mort est plus clairement indiquée ici qu'à la planche précédente et que les dents sont marquées comme dans Landa. Nous lirons donc ici *cimil* « mourir ». Remarquons que le maya ne recule pas devant l'emploi même d'un dissyllabe comme élément phonétique.

Maintenant, le groupe trilittère que nous venons d'étudier est lui-même précédé d'un autre groupe trilittère également, ainsi écrit (N° 12). L'interprétation que nous allons présenter de ce dernier n'est pas aussi rigoureusement certaine que celle du groupe qui le suit. Bornons-nous à la présenter comme possible et même probable. Dans le signe supérieur on reconnaîtra, sans difficulté, l'hiéroglyphe de jour *Ahau*, litt. « prince, chef », de Landa, écrit ainsi (N° 13). Seulement, ici, il est retourné, ce qui ne nous paraît nullement incompatible avec les procédés habituels de l'écriture calculiforme. Le signe inférieur donnerait lieu à plus de difficultés. Il ressemble beaucoup à la lettre *t* de Landa (N° 14), mais on ne voit pas trop quelle signification il pourrait avoir dans cette hypothèse. Peut-être rencontrerons-nous une explication plus plausible. Le signe du mois *yuxkin*, litt. « soleil vert *ou* nouveau » est ainsi écrit par Landa (N° 15). Sans doute, les hiéroglyphes de mois, généralement fort compliqués, ne semblent pas susceptibles d'une analyse phonétique. Ils se composent d'éléments difficiles à distinguer, et dont la réunion a un son tout différent de ceux de chacun

des éléments composants. Ce sont, en un mot, de véritables idéogrammes exactement comparables à ceux que l'écriture chinoise nous offre en si grande abondance. Est-ce à dire, toutefois, que jamais ces caractères de mois n'aient été écrits, sinon alphabétiquement, du moins au moyen de signes syllabiques ? Le soutenir serait, à notre avis, téméraire, et dans le cas présent, nous admettrions volontiers une interprétation en partie du moins phonétique, qui semble s'offrir d'elle-même au lecteur. Le signe supérieur de gauche qui représente, suivant toute apparence, une racine bulbeuse émettant un rejeton verdoyant, rendrait fort bien l'idée de *yux* « vert, nouveau ». Dans notre *Essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription palenquéenne*, à propos de l'explication du signe *ku* ou *kou*, nous avons vu que la valeur assignée aux signes de l'écriture est parfois toute métaphorique. Resterait donc, pour le signe inférieur, la valeur de *kin* « jour, soleil ». En effet, le caractère de droite ne saurait guère être qu'un complément idéographique, analogue à ceux que nous rencontrons souvent dans les écritures égyptienne et assyrienne. Il entre effectivement dans la composition de certains signes de mois, tels que *yax*, *ceh* et *xul* où, certes, il ne devait point être prononcé. Ce dernier signe, certainement identique, malgré quelques légères variantes, à celui de droite du groupe que nous étudions, ne serait donc qu'une sorte de marque chronologique indiquant que le mot auquel il est joint, désigne un mois et peut-être un jour. Le groupe entier se lirait : *kin ahau* « le jour d'Ahau, » et joint au suivant, il donnerait la lecture *kin ahau u-cimil*, « au jour d'Ahau, il mourut ». Remarquons que ce paraît avoir été un usage assez constant des chroniqueurs yucatèques d'indiquer, non-seulement le cycle, mais même le jour où se sont accomplis certains événements importants. Cela s'observe surtout lorsqu'il s'agit de la mort de quelque grand personnage. Ainsi, dans la *Série des époques de l'histoire des Mayas*, l'on trouve à propos du décès du chef *Ahpulá*, la mention suivante : *bolon ymix u-kinil lai cimil Ahpulá*, « ce fut au 9e jour de *ymix* que mourut Ahpulà. »

Reste enfin un dernier signe, plusieurs fois répété, dans les deux planches par nous examinées et dont nous osons croire le déchiffrement à peu près certain, c'est le caractère (Nos 16 ou 17). Nous l'identifierons sans scrupule à la syllabe (No 18) *ti*, donnée par Landa. Les différences sont que sur le manuscrit Troano, elle apparaît environnée d'un cartouche qui fait défaut dans ce dernier exemple. Mais, à propos de la lettre *o*, du nom de dieu *Honab-Ku* ou *Hunab-Ku*, de notre pré-

cédent travail, l'on a vu que l'emploi du cartouche n'était pas de rigueur et que l'on pouvait parfois l'omettre ou l'indiquer à volonté. La lecture de la syllabe *kan* vient de nous fournir un nouvel exemple de cette particularité. Ajoutons que *ti* correspond à nos prépositions « A, vers » et précède par suite le nom qu'il détermine. Or, ce qui précisément nous semble donner à notre hypothèse, un caractère bien sérieux de certitude, c'est que nous n'avons pas rencontré encore un exemple de l'emploi du signe en question, au milieu d'un groupe. Il est toujours placé soit au commencement, soit à la fin, sans doute suivant que ledit groupe se lit de gauche à droite ou de droite à gauche.

Tels sont les résultats auxquels nous ont conduit, jusqu'à ce jour, notre étude du Codex Troano. L'on en peut, ce semble, tirer, dès à présent, une conclusion importante. Le mythe de *Cukulcan* ne remonte certainement point, au Yucatan, au delà du IXe ou Xe siècle de notre ère. Par conséquent, le Codex Troano où se trouve le nom du personnage, n'est pas lui-même plus ancien que cette époque. Peut-être même doit-on le croire de plusieurs siècles postérieur. Toutes les hypothèses émises par M. l'abbé Brasseur au sujet de sa prodigieuse antiquité, nous semblent, par suite, peu fondées. Que l'on ne s'étonne pas de rencontrer dans le manuscrit en question, la forme *Cuculcan*. Le *C* ou gutturale dure et le *K* ou gutturale détonnante semblent s'être bien souvent confondus dans l'écriture et sans doute aussi dans la prononciation yucatèque. Nous trouvons cette même forme dans Landa. *Cukulcan* se présente dans les inscriptions de Palenqué. Le grand vocabulaire Maya offre à la fois *Cuculcan* et *Kukulcan*. Il a été question plus haut de la confusion faite par les Mayas entre *kan* « jaune » et *can* « serpent. »

Enfin, nous croyons inutile de revenir sur ce que nous avons déjà dit dans un précédent travail, quant aux différents sens suivant lesquels on pouvait lire et écrire les groupes graphiques. A cet égard, les scribes du Yucatan aussi bien que ceux de l'ancienne Égypte semblent avoir joui de la plus entière liberté. L'on allait indifféremment de droite à gauche, de gauche à droite et même dans une certaine limite de bas en haut ou de haut en bas. C'est que l'adoption d'un ordre invariable dans l'écriture ne semble point du tout primitif. On sait qu'avant d'adopter définitivement celui que les peuples d'Europe (sauf les Étrusques) ont toujours conservé depuis, les Grecs écrivaient parfois en *Boustrophédon*; c'est-à-dire que les lignes alternaient successive-

ment de droite à gauche et de gauche à droite. Quoi qu'il en soit, nous réclamerons en terminant l'indulgence du lecteur pour notre petit travail. Quelque incomplets que soient encore les résultats obtenus, il prouvera du moins la possibilité de parvenir, dans un temps plus ou moins long, au déchiffrement intégral des inscriptions et manuscrits yucatèques, et les arcanes de l'antique civilisation américaine ne résisteront pas sans doute plus aux investigations des philologues que ceux des civilisations de l'Égypte et de l'Assyrie.

H. DE CHARENCEY.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES QUI VIENNENT DE PARAITRE :

La langue primitive de la Chaldée et les idiomes touraniens, par François LENORMANT. Paris, 1875.

Le prochain numéro de notre Revue contiendra un compte rendu de ce travail important, qui est une réponse à l'article que notre collaborateur, M. J. Halévy, a publié dans le Journal asiatique. Sans vouloir préjuger la question, nous avons été étonné de ne pas rencontrer le nom de M. Ahlqvist, le plus compétent des philologues finnois dans une volume de 450 pages, qui s'occupe d'une façon approfondie de l'étude comparée des langues altaïques. —

Les ancêtres d'Attila, étude historique sur les races scythiques, par A. FÖLDVARY. Paris, 1875.

« Resserrer le champ de l'erreur, c'est agrandir celui de la vérité. » Nous serions tenté de retourner cet axiome, que l'auteur cite au commencement de son étude, pour lui dire : Agrandir le champ de l'erreur, c'est resserrer celui de la vérité. L'auteur soutient (page 32) que les Hongrois d'aujourd'hui sont les descendants directs des Scythes d'Hérodote, il affirme (page 36) que la langue hongroise n'a pas d'alliée plus rapprochée que la langue bretonne; il fait dériver (page 89) le mot magy. *aszony,* femme, du mot *amazone* (amar occidere); il fait venir (page 172) le mot *magyar* des mots chinois *ma* et *dzsarï,* etc.

Ces étranges allégations auraient besoin d'être soutenues par des preuves scientifiques. X. Y.